

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 AOUT 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Bibliographie, par Jean.—Poésie : A mon canot, par A. Pelletier.—Une page d'histoire bretonne, par A.-H. de Trémaudan.—Pour les jeunes filles, par M. C.—Mort du Tsarowitz.—Science médicale.—Mariage princier.—Sauvetage, par Montjoyeux.—En butinant.—Grêle et artillerie, par H. de Parville.—Propos du docteur.—Poésie : Août, par P. Harel.—Les Philippines, par H. Turot.—Légende, par Vulcain.—Notes historiques.—Le beau blé, par J. Renard.—Carnet de la cuisinière.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Devinette.—Renseignements divers.—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Les courses internationales de bicyclistess au Queen's Park, Montréal : Le départ ; Vue de la grande estrade et arrivée des coureurs.—Portraits : Le grand-duc Georges de Russie ; La duchesse Jutta de Mecklembourg-Schwerin ; Le prince Danilo, de Monténégro ; E.-Z. Mas sicotte.—La catastrophe de St-Polycarpe.—A travers les Philippines.—La poupée malade : Visite du docteur. Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

—Au feu !... au feu !...

La salle était pleine de spectateurs quand ce cri sinistre retentit. Aussitôt, chacun de se lever avec effroi, de bousculer son voisin, même de le frapper, de l'écraser en s'écrasant soi-même pour fuir, avoir la vie sauve.

La panique s'était emparée de tous et, comme dans une retraite, une déroute, les plus forts, les plus courageux ont la frousse, deviennent faibles et peureux par la contagion des poltrons.

En un mot, tout le monde s'écrasait, et cependant on ne voyait pas trace de feu.

A la porte de sortie, les curieux, les désœuvrés, les abrités, les courageux qui n'ont rien à craindre ni rien à perdre, criaient stoïquement, les deux mains dans les poches :

—Du calme ! Ce n'est rien ! C'est une panique !...

Affolé, le public sortit en continuant à s'écraser. Les pompiers arrivèrent pour constater qu'il n'y aurait pas de feu mais beaucoup de tués et de blessés...

Un peu de sang-froid eut évité ce désastre occasionné par un poltron qui avait pris le clinquant étincelant du maillot d'une actrice pour un jet de lumière électrique. De ce fait, la ville fut bouleversée, les affaires suspendues pendant quarante-huit heures, et

cet état de choses ne s'arrêta que quand le public eut honte de sa poltronnerie.

* *

Tel eut été le cas de la banque Hochelaga, si des courageux et des vaillants, auxquels nous aimons à rendre publiquement hommage, ne fussent entrés dans la mêlée pour combattre la panique, dont les banques et le public canadien sont sortis plus forts, n'en déplaise aux faiseurs de paniques.

* *

En effet, on dit dans certains quartiers que cette panique a été préparée, travaillée, fermentée par certains individus, ennemis de la race canadienne ; d'autres prétendent que c'est l'œuvre de Juifs qui prêtaient autrefois de l'argent à gros intérêts, œuvre infernale qu'ils ne peuvent plus continuer légalement, mais qu'ils continueront d'une autre manière.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'ils fassent, soyons et restons toujours unis, car ces gens là disposent du nerf de la guerre, c'est à dire de ce puissant moteur qui peut tout faire ou tout défaire.

* *

Après les vacances de nos écoliers qui sont commencées depuis déjà longtemps, nos écoliers politiques vont prendre les leurs.

Ils les ont bien méritées. Si je me permets de les appeler des "écoliers politiques," je crois être dans le vrai, car la politique est une école où l'on apprend toujours quelque chose de nouveau. Entre autres choses, l'élection de Huron Ouest en est une preuve. Mais n'allons pas au fond du plat, et contentons nous de souhaiter de bonnes vacances à ces chers écoliers qui ont bien le droit d'aller dans leurs foyers manger de la "bonne galette canayenne," après avoir mangé durant six mois du *chiard* parlementaire.

* *

Il se publie depuis quelque temps, à Montréal, une feuille de chou que je ne nommerai pas pour ne pas salir ma plume, feuille de chou dont les pourceaux ne voudraient pas manger de crainte de s'empoisonner. Si je me permets d'en parler, c'est que cette feuille est reçue en France ou elle produit le plus mauvais effet ; si je me permets d'en parler, c'est qu'on a déjà arrêté *La Police Gazette*, *The Town Topics*, *La Libre Parole*, qui n'étaient que du *nanan* à côté de cette feuille, si je me permets d'en parler, c'est que les représentants de la loi, qui le sont aussi de la morale publique, la trouveront plus facilement que le meurtrier de la rue Saint-Timothée.

Ce dernier a au moins la pudeur de se cacher, tandis que l'autre salit la vitrine des marchands de journaux et la conscience publique.

* *

On parle beaucoup de colonisation depuis quelque temps. Le sentiment qui anime cette idée est patriotique, mais on en est le côté pratique ? Les gens de la campagne, garçons et filles, sont attirés vers la ville tout comme le papillon est attiré par la lumière, et par contre, les garçons et filles de la ville n'aiment pas la vie des champs.

Ainsi, j'entendais dernièrement une fille de la campagne, habitant la ville, dire à une de ses amies :

—Cite, ma chère, on a du *fun* et des chapeaux à plume.

Un jeune campagnard, charretier, disait aussi :
—Mais tous nos grands hommes viennent de la campagne.

Allez donc, après ça, prêcher la colonisation. A mon humble avis, je ne vois qu'un seul moyen ; c'est d'établir des pénitenciers agricoles ou de faire venir des Doukobors, de par la grâce du Parlement... et les deniers du public.

* *

La noble corporation des Figaros—lisez raseurs—a commencé sa première séance d'examen pour l'ad-

mission, à la pratique du rasage *secundum artem*. Je veux bien croire que c'est utile, mais je doute fort qu'un membre de la savonnette puisse distinguer un *exanthème* d'un *érythème*, un *herpès* d'un *eczéma*, un *psoriasis* d'un *pityriasis*, etc.

Mais passons.

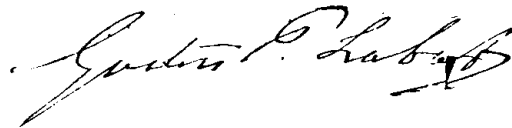
Puisqu'il s'agit d'hygiène, je crois qu'il serait très hygiénique de ne plus se laisser tapoter la figure avec un linge mouillé, mais d'aller directement à la fontaine, au *lavabo* et de se laver à grande eau, ensuite on devrait avoir des fauteuils à soupape, remplis d'air, qui ne garderaient pas la chaleur du dernier postérieur, enfin, je connais des *shops* de barbier, grandes comme un confessionnal, ou il y a six barbiers, dix clients, un cirreur de bottes, et j'en conclus que cela n'est hygiénique pour personne.

Enfin, comme conclusion, je demande que tout barbier qui écorche son client soit condamné à six mois de prison, deux cents dollars d'amende et quatorze ans d'exil, pour me servir de l'expression de M. le juge Riendeau.

* *

Puisque je parle barbier, on me permettra de finir en parlant des gens qui se font couper la moustache.

—Ces chevaliers du *clair de lune*, disait dernièrement une dame, mais ils sont aussi affreux qu'un cheval qui aurait... la queue rasée.



CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 22 juillet 1899.

Depuis quelque temps, déjà, M. le Dr Arthur Rousseau, agrégé de l'Université Laval, de Québec, est reparti pour le Canada.

Le Dr Rousseau est retourné à Québec où il va établir, pour l'Université Laval, un laboratoire de bactériologie et de chimie. Et il donnera des cours particuliers sur ces matières.

Pendant ses derniers six mois de séjour à Paris, le Dr Rousseau a spécialement étudié la bactériologie, la tuberculose et toutes les maladies de l'estomac.

Faire des éloges du Dr Rousseau ne dirait rien de nouveau aux clients qui le connaissent déjà, et son savoir et ses talents suffisent à le poser dans l'esprit de ceux qui n'ont pas encore bénéficié de sa science.

Beaucoup d'amis étaient allés saluer, à leur départ, M. et Mme Arthur Rousseau, née Bernadette Landry.

M. et Mme Rousseau ont emporté, en partant, tous nos souhaits les meilleurs.

* *

Notre ami, l'excellent poète, Jean Sévère, vient de publier un livre très intéressant : *Vers la Lumière*.

Vers la Lumière est un drame en deux tableaux.

L'auteur montre les tristesses de ceux qui sont privés de la lumière du soleil, de la vue des étoiles du ciel bleu et de toutes les beautés qui sont dans la nature. Ce sont des aveugles qui se parlent et qui se confient leurs peines. Il y en a qui ont vu toutes les laideurs humaines et qui s'en souviennent plus que des astres radieux ; ce sont des philosophes très humbles qui se consolent par les visions de l'idée. Et les autres, qui n'ont vécu que dans les ténèbres, questionnent les premiers : ils veulent savoir ce qu'ils verraient si leurs yeux s'ouvraient à la lumière.

C'est poignant d'humanité, et la leçon philosophique est très belle.

L'auteur interroge la science future et il espère en elle pour voir à la lumière du soleil les pauvres yeux éternellement endormis. Et l'espoir de l'auteur est d'autant plus grand qu'il constate la marche radieuse et magnifique de la science, depuis un siècle. Il a foi en l'avenir et il prédit les éblouissantes clartés qui jailliront de l'esprit humain.